
Postface

Peu douée pour la réalité depuis mon plus jeune âge, et en dépit de certains rudes aléas de ma vie, je n'ai pas su – ou pas voulu? – grandir. Cramponnée à mon enfance, puis, d'une autre manière à mon adolescence, je n'ai fait en définitive que me retourner sur un temps, celui de l'Innocence, où rien encore ne laissait présager l'autodestruction à venir, si ce n'était le sentiment de vide qui, à l'aube et sans que je le puisse alors interpréter, s'emparait de moi dans mon lit de petite fille solitaire. Sans doute est-ce cette nostalgie persistante qui, par un jour de l'été 83, m'incita à écrire ce livre qui ranima tant de résurgences lumineuses, mais n'en rouvrit pas moins tout autant d'inguérissables écorchures. *Crève-l'Amour*, comme crève-la-faim... Titre éloquent et qui résume la quête inassouvie de toute mon existence.

Deux sorcières bien-aimées sont étroitement liées à cette nostalgie, Léone et Emilia, mes grands-mères. Léone, l'impétueuse, la grande amoureuse, qui me légua son sens du drame et de la volupté – mais n'est-ce pas là deux sensations qui se rejoignent? Et Emilia, la pudibonde et coléreuse, dont la causticité à l'égard de la gent masculine suscitait en moi de délicieux frissons, mais

n'altérait en rien l'attrance que déjà je nourrissais pour le mâle. Irrémédiablement marquée par ces créatures excentriques, avec tout ce que cela engendra d'invivables contradictions, j'éprouvai, lors de cet été 83, une joie mélancolique à les ressusciter sur mes feuillets bleus, dans l'ignorance, alors, de la destinée tragique qui les attendait.

De cette plongée dans l'enfance allaient également renaître un père empêtré dans de sempiternelles indécisions, tiraillé entre mère et épouse, puis entre mère et fille, mais surtout un grand-père idolâtré et qui non seulement m'insuffla cet amour de la terre et des bêtes qui plus tard à plus d'une reprise allait me sauver de l'effondrement, mais me communiqua son goût ardent pour la lecture. J'ai d'ailleurs hérité de sa bibliothèque aux portes vitrées, ainsi que d'une multitude d'ouvrages de la Guilde du Livre qui, des années plus tard, allaient m'orienter vers l'écriture.

Souvenirs radieux que tout cela, mais auxquels, immanquablement, devaient se mêler mes affrontements avec ma mère. Ma petite mère des heures lumineuses, et l'autre, non moins chère, des déchirements... Or, si je me souviens de la souffrance que provoqua en moi l'évocation de ces déchirements, il me faut bien admettre aujourd'hui qu'ils n'étaient qu'égratignures face à ce que j'eus plus tard à endurer...

Durant ce temps d'écriture, mon adolescence me revint tout naturellement en mémoire, auréolée de la montée en moi du désir amoureux. Devant une réplique de la coiffeuse de Léone, dont à présent l'original se trouve dans ma chambre à coucher, je m'initiai à des préparatifs qui naïvement se voulaient érotiques, mais qui n'étaient au fond que prélude lancinant à mon obsession de l'amour éternel. Tristan et Iseult n'étaient pas loin! De cette même époque où, aux dires de mes

grands-mères, la chrysalide était devenue papillon, je me rappelle aussi le plaisir que j'eus, penchée sur mes feuillets bleus, à faire revivre les farces scabreuses dans lesquelles j'entraînais une acolyte complaisante sur les bancs de l'École Supérieure, lesquelles eurent une influence néfaste sur mes études, y mettant un terme brutal. Néanmoins, omniprésente en mon cœur et ma chair, ma passion de la danse domina tout cela, faisant affluer sous ma plume des mots porteurs d'une exaltation fiévreuse, mais également une détresse si intense, qu'elle allait se révéler impossible à évoquer : celle que provoqua en moi l'échec volontaire que fut en réalité une carrière que chacun s'accordait à prédire brillante. La peur de vivre, cette gangrène de l'âme ! Un sentiment qui sabra mes plus folles aspirations. Ainsi, ce qui normalement eût dû agir telle une catharsis, ne fut en réalité que faux-fuyant de mon subconscient, impuissance à décrire véritablement la succession de fuites dont je devins l'experte frôlant de près la folie. Et maintenant que le temps a passé et que, par conséquent, il est trop tard pour renouer avec cette danse dont j'écrivais au fusain le mot sur les murs de ma chambre, à présent que péniblement je me retourne sur cet été brûlant de 83 où j'eus encore pu redresser le cours de ma vie, je me rends compte, et avec quelle douleur, que mon impuissance à affronter la réalité me fit rater les trains les plus prestigieux qui ralentissaient pour me permettre de sauter à bord. Et cette évidence me trouble d'autant plus que, une vingtaine d'années plus tard, le même sujet revint sous ma plume, cet abandon de la danse qui demeure une plaie ouverte en moi, me prouvant, si besoin est, la puissance de ces lois de l'éternel retour auxquelles je crois si fortement. Mais une autre confirmation me conforte à présent dans cette conviction : la façon avec laquelle, de nouveau lors d'un de ces étés où semblent s'être cristallisés les instants

paroxystiques de ma vie, ce certain Satan qui avait illuminé mes vingt ans, ressurgit avec violence dans ma mémoire. Un Satan que, comme il en alla pour la danse, je perdis par le trop-plein d'amour que j'éprouvai pour lui. Ainsi donc, alors que s'est écoulé près d'un demi-siècle, il me faut bien aujourd'hui constater que le temps n'est qu'un leurre, que l'amour ne semble trépasser que pour ressurgir à l'intérieur d'un cercle à l'infini, et que, s'il est des choses sur lesquelles on ne peut revenir parce qu'il est bien trop tard, il en est d'autres que la mort même ne saurait détruire.

Crève-l'Amour et, une vingtaine d'années plus tard, *La Gazelle tartare*, sont les livres clés de ma vie, et tout cela tend peut-être à prouver que ce n'est pas l'écrivain qui choisit son thème, mais bien le thème qui, un jour, à peine métamorphosé par l'âge, s'empare encore de sa mémoire. Aussi, avec le recul, après toutes ces alternances de destruction et de renaissance, de solitude et d'audaces soudaines, ne puis-je que me demander si, au fond, je suis une danseuse qui écrit, ou un écrivain qui continue de danser à l'intérieur de soi-même !

ASA LANOVA
Novembre 2005

Crève-l'Amour et la Presse

VERTIGES DE LA PASSION

Elle avait tout pour devenir une grande danseuse. Ayant perdu la grâce, elle la retrouve dans un livre magnifique, d'une vibrante authenticité.

Il est certains livres qu'on sent portés par une telle *furia* qu'ils nous persuadent aussitôt de leur nécessité profonde; et c'est très précisément ce qui se passe avec *Crève-l'Amour* d'Asa Lanova, roman-confession d'une vibrante authenticité et d'une très remarquable tenue littéraire, où l'on voit une femme interroger son enfance, ses grandes espérances de jeune artiste promise à mille merveilles, et ses désarrois successifs pour tenter de s'y retrouver, étant parvenue aux confins du désespoir.

Avec une franchise mordante, la narratrice de *Crève-l'Amour* reconstitue d'abord l'univers de son enfance, dominé par trois femmes superbes et redoutables à la fois, lointaines et non moins envahissantes. « Les sorcières dominant insolemment mon enfance », écrit-elle ainsi en évoquant ses deux grands-mères, mélange d'extravagance et de chaleur, d'agressivité et de charme – toutes deux se rejoignant en de mémorables sorties galantes. Or, quand

bien même l'auteur ne ménagerait pas ces aïeules turbulentes, on ne la sent pas moins leur vouer de la tendresse – tout comme on perçoit l'amour blessé qu'elle voue à Valentine, figure de mère fascinante et inatteignable, dressée contre sa fille par une sourde rivalité.

L'enfance de *Crève-l'Amour* est tout autre qu'un « vert paradis », et la petite fille qui y apparaît n'a certes rien d'une innocente nitouche. À l'opposé des représentations idéalisées du premier âge, Asa Lanova en saisit au contraire la vérité panique, faite d'effroi et de volupté, de peurs énormes et de langueurs vertigineuses. D'aucuns seront peut-être effarouchés par cette plongée dans les limbes de la sexualité enfantine, comme ils le seront ensuite par la relation sans fard des « expériences » de la demoiselle. Mais ce qu'il faut souligner, c'est que l'auteur, loin de se complaire dans ce qu'on appelle « le sexe », ne cesse d'en rechercher la signification fondamentale, toujours liée chez elle à l'angoisse.

L'anti-Cardinal

Au demeurant, *Crève-l'Amour* n'a rien d'une confession brute. Si l'auteur en découd avec sa propre vie, c'est pour en transmuter la substance au lieu de s'en tenir à ras le quotidien. À cet égard, et bien que visant elle aussi l'exorcisme guérisseur, sa démarche se situe aux antipodes de la littérature « psy » représentée par une Marie Cardinal.

Cela, premièrement, parce qu'Asa Lanova est une artiste. Mieux que personne, elle sait ce que c'est que d'avoir « la grâce ». Et ce qu'il y a alors de particulièrement pathétique, dans *Crève-l'Amour*, c'est d'assister, chez une jeune danseuse parée de tous les dons, à la perte de cette aura. Enfant, ne l'appelait-on pas déjà la « p'tite aux crevées ». Or tel semble être son destin, de ne jamais satisfaire à l'attente des autres, pas plus qu'elle ne trouve

jamais chez eux ce qu'elle rêve de trouver: affection, complicité, partage, plénitude du paradis perdu.

Enfin, l'écrivain échappe à la banalité par le miracle des mots – cette autre grâce qui l'investit. Dans une langue chantournée et un peu précieuse parfois, Asa Lanova recrée un monde en véritable romancière, dont les personnages ont un relief saisissant. On pense parfois à Jean Rhys, en lisant *Crève-l'Amour*, ou aux pages les plus mordantes de la terrifiante Ivy Compton-Burnett. Autant dire qu'il n'y a pas traces de brumes romandes chez l'auteur lausannois, même si son livre est solidement ancré dans un décor qui nous est tout proche.

JEAN-LOUIS KUFFER

Le Matin, 1984

LE CRI D'ASA LANOVA

L'autobiographie coruscante d'une ex-danseuse devenue écrivain.

Comment avoir tant de dons et s'arranger toujours pour prendre la fuite? Asa Lanova, danseuse célèbre qui fut l'Ophélie de Maurice Béjart, par une peur de vivre que plus tard elle qualifiera de gangrène de l'âme, se retira de la scène au moment où elle allait signer un contrat avec le Marquis de Cuevas. S'étant réfugiée dans la campagne vaudoise, elle se mura dans une ferme et se mit à tisser. Elle vendit ses tissages. Puis lui vint le besoin d'écrire.

Elle a le goût d'entreprendre, part pour Paris avec l'idée bien arrêtée d'être publiée chez Jean-Jacques Pauvert. Croyant entrer chez l'éditeur, elle se trompe, se trouve chez une éditrice. Elle va ressortir quand une femme lui dit de lui laisser son manuscrit. Elle aperçoit, sur un livre, la photo de l'éditrice, qui lui plaît aussitôt,

car elle est très belle: c'est Régine Deforges, qui acceptera ce premier livre. Curieusement, comme Asa Lanova, Régine a beaucoup parlé de ses grands-mères, qui s'appelaient Blanche et Lucie.

Celles de notre danseuse sont moins pudiques, plus extravagantes. La petite fille les appelle ses sorcières. Elle en parle avec tendresse dans *Crève-l'Amour*, qui vient d'être publié. C'est largement autobiographique et, au début, quelque peu choquant. L'auteur narre les expériences d'une enfant de cinq ans. Cette précocité, elle la considère comme «une forme de désespoir», une compensation à l'angoisse.

Le péché originel

— «Les dimanches matin de mes dix ans m'ont laissé une belliqueuse aversion pour le protestantisme.» Vous n'avez pas changé depuis l'enfance?

— Je ne suis pas capable de grandir. Et puis la manière dont on vous inculque la chrétienté a de quoi vous inquiéter. La culpabilité vous colle à la peau pour l'éternité. D'autres religions n'ont pas cette notion de péché originel. Le protestantisme me glace. J'ai toujours été frappée par la tristesse de cette religion, par la façon dont les bigots répondent aux cloches dominicales, tout de noir vêtus, pour aller écouter une fois de plus que nous sommes tous coupables. Absurdité que cette notion de péché originel. Quand elle écoutait le culte du dimanche, l'une de mes grands-mères pleurait, pleurait. Non, décidément, ce n'est pas une religion gaie, réconfortante... Pourtant je suis une mystique, j'ai mis du temps à le comprendre. L'idée de Dieu m'est venue lors de voyages au Moyen-Orient. J'aurais bien voulu avoir ce secours quand j'ai sombré.

« *Béjart, c'est Satan* »

Elle a pourtant commencé à danser enfant. À dix-huit ans, elle part pour Paris, aimant la danse par-dessus tout. Immédiatement engagée comme soliste, elle a la grâce de l'innocence. C'est le paradis. Elle rencontre Maurice Béjart. C'est le coup de foudre. Elle sera son Ophélie.

— Il avait sur moi une forte emprise. Béjart, c'est Satan. Sur la table de sa chambre, il y avait une tête de mort.

« Un regard qui démasque, écorche, accusant un profil de rapace ourlé de jais, une agressivité de menton démentant la douceur de la lèvre : un faune au sortir du bain, ou le diable en chair et en os. » Mais aussi « un regard où tous les bleus se confondent ». L'appeler Satan n'est pas pour Asa péjoratif.

— Il a un visage qui évoque la beauté du diable. Le rôle d'Ophélie m'avait marquée au point qu'il me poursuivait au quotidien, même hors de la scène. Je ne pesais que 43 kilos et je battais la breloque. Ma hantise, c'était la folie. J'ai senti que j'étais prête à basculer, alors j'ai pris la fuite.

Ce qu'on ne comprend guère, c'est cette fuite quand chez Cuevas elle est prise « d'une peur de bête », alors que Golovine eût voulu faire d'elle sa partenaire.

— Je comprends mal moi-même. Était-ce crainte de n'être pas à la hauteur ? J'ai dû danser admirablement cinq fois dans ma vie. Au moment de signer un contrat à Monte-Carlo, j'ai simulé une crise d'appendicite. Rapa-triée en Suisse, j'ai découvert que je souffrais réellement d'une grave maladie. Là, j'ai définitivement perdu la Grâce. Et j'ai arrêté.

Elle se lance à corps perdu dans le travail manuel, dans sa ferme au-dessus de Lausanne.

— Le tissage, c'était toucher à la terre. C'est beau, la laine. Son enchevêtrement amenait les mots. Je réfléchissais devant le feu. J'ai eu de la chance. J'ai toujours vendu mes tissages. Je mets tellement de moi en eux. Comme dans mon livre, d'ailleurs. Ce *Crève-l'Amour* est absolument sincère. Je suis encombrée d'un trop-plein d'amour!

Ses grands-mères sont des séductrices.

— Elles dominaient les hommes et m'ont transmis un certain cynisme à leur égard. Peut-être parce qu'ils sont moins courageux que les femmes?

Aujourd'hui, Asa Lanova n'a plus peur de rien. Elle ne change plus de trottoir, comme Virginia Woolf, pour ne pas rougir quand elle rencontre quelqu'un. Elle dit avoir été trop loin dans la souffrance.

Après l'écriture de son livre, elle est partie pour l'Égypte, à Alexandrie, chez des amis.

— J'ai vu là-bas un peuple heureux. C'était comme une tornade. Mon troisième livre se passera en Égypte. Ce qui m'a frappée, c'est l'immense générosité de ce peuple, et sa foi. D'ailleurs, l'impression que pour eux la mort n'est rien. On le lit dans les yeux des vieillards. Lors de ce séjour, j'ai réappris à vivre.

Une page blanche

Elle tient de ses deux grands-mères. « Je ne suis pas quelqu'un de simple. » Enfant solitaire, elle n'aimait pas l'école, qui sans doute le lui rendait bien. Elle se voit à présent sur une plage blanche en train de recommencer sa vie « nue avec son nouveau manuscrit ». La création est sa raison d'exister.

— Avez-vous bien supporté la solitude?

— À la fois oui et non. Je l'ai recherchée, mais elle s'est refermée sur moi comme un piège. Aussi, je n'ai

plus l'habitude des gens. Cette clausturation m'a conduite aux portes de la folie et pourtant m'a sauvée.

Cette folie, elle y pense. Le rôle d'Ophélie lui convenait si bien, qui semait des fleurs sur son passage et se noyait. Le rôle lui colla longtemps à la peau, et pour cause.

Maintenant, elle veut aller au-devant des autres, tout en redoutant le malentendu.

— Très souvent je me suis heurtée à des êtres à cause d'un simple malentendu, et je trouve cela pathétique.

Quels que soient les sentiments que peut inspirer *Crève-l'Amour*, on ne saurait rester indifférent au cri de son auteur : « Ma vie, si hasardeuse soit-elle, je m'y cramponne de toutes mes forces de ressuscitée. »

JACQUELINE BARON

24 Heures, 1984

L'itinéraire autobiographique d'une adolescente puis d'une jeune femme traquée par l'angoisse et la dépression. Elle essaie d'en sortir par la danse. Les plus belles pages du livre sont celles sur les cours et les auditions, cet univers de la danse classique, univers clos, asphyxiant et fascinant. Elle se décrit alors comme une « Carmélite cloîtrée dans la religion du studio ». Le travail à la barre, le « dédale aveuglant du miroir » sont admirablement évoqués. De même l'emprise qu'exercent les maîtres, professeurs ou chorégraphes. Asa Lanova a effectivement dansé avec Maurice Béjart, entre autres. Elle a finalement abandonné la danse pour se consacrer à l'écriture et au tissage. Désir d'échapper à cette emprise, de se définir et de se « soigner » autrement ? En tout cas, un itinéraire et un texte attachants.

CLAUDE PUJADE-RENAUD

Heures claires, 1984

DU MÊME AUTEUR

LA DERNIÈRE MIGRATION

Roman

Paris : Éditions Régine Deforges, 1977

CRÈVE-L'AMOUR

Roman

Paris : Éditions Acropole, 1984

LE CŒUR TATOUÉ

Roman

Paris : Éditions Mazarine, 1988

L'ÉTALON DE TÉNÈBRE

Roman

Paris : Éditions Régine Deforges, 1991

Vevey : Éditions de l'Aire, 1999

LE TESTAMENT D'UNE MANTE RELIGIEUSE

Roman

Vevey : Éditions de l'Aire, 1995

LE BLUES D'ALEXANDRIE

Roman

Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 1998

Prix Régis de Courten 1999

Prix Bibliothèque Pour Tous 1999

LES JARDINS DE SHALALATT
(Le Blues d'Alexandrie; T. II)

Roman

Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2001

LA GAZELLE TARTARE

Récit

Orbe : Bernard Campiche Éditeur, 2004

Prix Schiller 2005

Prix littéraire des Alpes et du Jura 2005